FEUILLETON.

FLAVIE.

Par André Theuriet.

DERNIÈRE PARTIE.

—Suite—

La botte était si grosse qu'elle ne pouvait entrer dans un vase, et nous fûmes forcés de la loger dans le pot à eau, ce qui me mortifia notablement, car je trouvais ce prosaïque logement peu digne de mon bouquet. Flavie s'était assise près de la fenêtre; ses mains oisives jouaient machinalement avec le paroissien posé sur la table à ouvrage, et, sans mot dire, nous écoutions tous les deux les cloches qui sonnaient le second coup de la grand'messe. Leurs voix chantantes me rappelaient ce beau dimanche de Pâques où j'avais été si heureux en suivant l'office sur le livre de Flavie. Je ne sais quels souvenirs ou quels regrets ces mêmes cloches éveillaient dans son cœur, mais elle demeurait pensive, et ses regards semblaient voyager à cent lieues. Brusquement elle secoua la tête et, avec une sollicitude affectée, elle m'adressa de nouveau la parole:

—Ainsi tu rentres au collège après demain ?.... J'espère que tu vas bien travailler, Jacques ?

Oh! oui, Flavie, je vais me dépêcher d'apprendre tout ce qu'il faut pour devenir un homme....

Je voudrais avoir six ou sept ans de plus!

—Pourquoi donc es-tu pressé ?

—Pourquoi ?—Sa question me choquait.—Mais pour t'épouser, Flavie!

—Oh! répliqua-t-elle avec un sarcastique sourire, dans ce temps-là, moi je serai une vieille fille.

—Tu seras toujours jeune et toujours belle! protestai je passionnément.

—Non, je ne serai plus bonne qu'à entrer au couvent, si encore on veut m'y recevoir.

Étaient-ce les fleurs de mon bouquet d'automne dont les odeurs mélancoliques répandaient autour de nous une influence alanguissante ?.... Une atmosphère de tristesse et d'accablement nous enveloppa jusqu'à la fin de cette visite d'adieu. En vain je cherchais de nouveaux sujets de conversation, Flavie ne répondait que distraitement; notre causerie se traînait misérable. A la fin, je me levai, j'embrassai ma taciturne amie, puis j'allai prendre congé de M. et de Mme Brocard.

Le lendemain matin, mon père, Scolastique et moi, nous partîmes pour Villotte.

Je me remis avec ardeur à mes études classiques. J'étais entré en troisième, et je voulais tenir ma parole: — travailler ferme afin d'être reçu promptement bachelier et devenir un homme.—En attendant, je traduisais les *Géorgiques* de Virgile, et mon professeur, M. Dordelu, se déclarait très satisfait de mes progrès. Octobre passa vite; puis vint novembre avec ses éblouissantes matinées de givre, ses nuits de claire gelée pendant lesquelles la bande des saintes Catherines allait chanter de porte en porte. Je goûtais tranquillement les joies de l'hiver, les glissades le long des ruisseaux de la rue, les stations chez le marchand de marrons, les réjouissances de la Saint-Nicolas. Un seul point noir gâtait tout cela: nous étions sans nouvelles des Brocard et de Flavie. Vers le 10 décembre, la neige tomba dru et ouata de son hermine floconneuse les toits et les arbres. Bientôt la circulation devint difficile, et nous passâmes nos veillées cloîtrés au coin de notre feu.

Un soir, quelques jours avant Noël, après souper, nous étions réunis, mon père et moi, dans le cabinet de travail. Le poêle ronflait. D'un côté de la table, mon père, enveloppé dans sa robe de chambre de flanelle grise, lisait son journal; moi, de l'autre côté, le nez dans mon *Virgile* ou dans mon dictionnaire, je traduisais l'épisode du pasteur Aristée. J'en étais arrivé au passage où Orphée pleure la mort d'Eurydice, "semblable à un rossignol gémissant sur la perte de ses petits qu'un dur laboureur a enlevés du nid...." Tout en traduisant, je comparais mon sort à celui du chantre grec. N'avais-je pas perdu celle que j'aimais ? n'étais-je pas aussi loin d'elle qu'Orphée était loin d'Eurydice ? Il me semblait que cette neige haute de deux pieds et s'étendant de toute part me séparait à jamais de Flavie; je songeais aux tristesses de mon amie, je la voyais enfermée dans sa chambre aux vitres fleuries de givre, et, mentalement, je m'exclamais avec le poète: *Ah! miseram Eurydicen!* Tout à coup on sonna violemment à la porte de la rue.

—Qui diantre peut venir par un temps pareil ? murmura mon père.

Dans le vestibule, on entendit un lourd bruit de pas et des interjections étonnées; puis Scolastique ouvrit la porte du cabinet et poussa devant elle une vague forme humaine qui tout d'abord se confondit en excuses.

Le visiteur disparaissait sous une limousine à double collet, comme celles des bergers de chez nous; sa casquette de lapin à oreillettes rabattues et se rejoignant sous le menton laissait à peine entrevoir un nez rougi et deux lèvres gercées par le froid.

—Avance donc, Coco! cria Scolastique.

C'était en effet Coco, notre cultivateur, morfondu par le froid du dehors et en même temps suffoqué par la chaude atmosphère du cabinet de travail.

—Comment! c'est toi, Coco? dit mon père.

—Moi-même en personne, répondit le paysan en se débarrassant lentement de sa casquette et de sa limousine. Bonsoir, monsieur du Coudray et la compagnie!.... Je vous arrive par un bien *mauvs* temps! J'ai mis plus de sept heures à venir d'Eriseul à Villotte avec ma carriole. J'avais deux quintaux de blé à livrer au moulin de Marbot, et je m'étais dit: "N'y a pas, il faut que tu te décarcasses!" Et puis nous avons tué un *habillé de sieo* pour la Noël; je me suis pensé: "Je vas profiter de l'occasion pour porter un peu de *cochonnade* à M. du Coudray...." Et voilà!

—Merci de l'attention, Coco, répliqua mon père; mais tu dois avoir besoin de manger.... Scolastique va te préparer de quoi souper. En attendant, chauffe-toi et donne nous des nouvelles de ta famille.

—Vous êtes bien honnête: tout le monde de chez nous est en bon état.... Notre Mélie travaille toujours comme un *chevau*.

—Et chez les Numa Brocard ?

—Heuh! soupira Coco, *ça ne marché-me bien* à l'usine....

Tout en s'exprimant en son patois verdunois, Coco baissait le ton; sa lèvre inférieure se projetait en avant avec des airs mystérieux, et des rides plissaient ses petits yeux malins, tandis que ses vieilles mains crevassées de remueur de terre étendaient leurs doigts engourdis vers la faïence du poêle.....

En entendant parler de l'usine, j'avais levé le nez et je prêtais l'oreille.

—Voyez-vous, monsieur du Coudray, continua-t-il, le mariage manqué de Mamselle Flavie a jeté un mauvais son de cloche. On a voulu donné le comment et le pourquoi de la rupture, les Saint-Vanne ont clabaudé, et on a répandu le bruit que M. Numa n'avait pas pu tenir ses engagements. Alors les créanciers de l'usine sont sortis de terre aussi nombreux que les limaces après la pluie; les huissiers s'en sont mêlés, il y a eu des protêts, et on parle d'une déclaration de faillite.... Le pauvre M. Brocard en perd la tête. Quand il a su que j'allais à Villotte, il est venu chez nous à la nuitée et il m'a chargé pour vous d'un mot d'écrit.

En même temps Coco tirait des profondeurs de sa poche de dessous une lettre chiffonnée. Mon père la prit, déchira l'enveloppe et lut debout près de la lampe. Le cœur serré par ces mauvaises nouvelles, je fixais curieusement les yeux sur le visage paternel, afin d'y deviner le contenu du billet; mais l'habitude des fonctions judiciaires avait donné à mon père un masque d'impassibilité. Il ne sourcilla pas, et sa lecture parachevée, posa tranquillement le pli sous son binocle. A ce même moment, Scolastique vint annoncer que le souper de Coco était prêt, et celui-ci la suivit dans sa cuisine.

Lorsque nous fûmes seuls, mon père arpenta deux ou trois fois son cabinet en frottant méditativement son nez entre le pouce et l'index, puis tout à coup il m'interpella:

—Hé! Jacques, c'est demain dimanche et mardi Noël.... Ne m'as-tu pas dit qu'on vous donnait congé jusqu'à mercredi ?

—Oui, papa.

—Te sens-tu de taille à affronter la neige et à venir avec moi à Eriseul ? Nous partirions demain dans la carriole de Coco..

J'acceptai avec enthousiasme, et, le lendemain, bien emmitouflés dans nos manteaux, ayant sous les pieds une boule d'eau chaude, sur les genoux une douillette couverture de laine, nous roulions sur la route de Verdun.

Il avait gelé ferme pendant la nuit et la neige craquait sous les roues. Devant nous, à perte de vue, la plaine s'étendait éblouissante, légèrement rosée par le soleil matinal. Tout était blanc: les bois, les champs, les villages. Le son des cloches dominicales, assourdi par les couches neigeuses, avait je ne sais quoi de plus recueilli. La plaine était calme et solitaire; seuls des vols de corbeaux tourbillonnaient dans le ciel laiteux. Cette taciturnité de la campagne nous gagnait; nous échangions peu de paroles et restions absorbés dans nos réflexions. Je pensais à la déconfiture de Numa et à la triste Noël qui se préparait pour la pauvre Flavie. J'étais reconnaissant à mon père de la bonne idée qu'il avait eue de m'emmener à Eriseul et je me promettais de prodiguer à mon amie les plus consolantes caresses. Le cheval de Coco n'était pas bon marcheur. Nous fûmes obligés de nous arrêter à Rumont pour déjeuner et et le laisser souffler, de sorte que nous n'arrivâmes à destination qu'à la nuit. Comme rien n'était disposé à Chèvre-Chêne pour nous y recevoir, nous couchâmes chez notre cultivateur, qui nous hébergea de son mieux, et, le lundi matin, mon père et moi nous nous dirigeâmes vers l'usine.

Les Numa Brocard étaient en train d'achever leur café au lait dans la salle à manger, où *clairait* un maigre feu. On ne nous attendait pas, et notre arrivée fut accueillie par une explosion de surprise émue. Cadet Brocard, que je trouvai singulièrement affaissé, se jeta dans les bras de mon père. Mme Lucie, toujours possédée par sa manie du décorum et par la vanitense préoccupation de rester jusqu'au bout une des Encherins, s'excusa verbeusement de se montrer en négligé. Quant à Flavie, elle me parut profondément touchée de cette marque de sympathie, et je vis ses yeux bleus devenir humides. Après les premières effusions, mon père alla s'enfermer avec Numa dans son bureau, afin d'y causer plus à l'aise. Comme il était convenu que nous dînerions et soupperions à l'usine, Mme Brocard réclama l'aide de Flavie pour vaquer aux préparatifs culinaires et on me donna campos jusqu'à midi. J'aurais préféré passer la matinée en tête à tête avec mon amie, mais je compris que je gênerais la mère et la fille, et je me décidai à aller rôder au dehors.

Je n'avais pas fait dix pas au long du coulant d'eau,—qui ne coulait guère pour le quart d'heure, étant emprisonné sous une transparente couche de glace,—que je reçus dans le dos une pelote de neige. Me retournant brusquement, j'aperçus Tintin Brocard qui sortait de chez lui. Sa tête d'écureuil était enfoncée dans une toque de loutre et il renfonçait ses mains humides dans ses moufles de lapin.

—Ohé! Jacquot, me cria-t-il, viens-tu avec moi à la Fosse-des-Dames ?.... Toute la prairie est gelée et nous ferons une bonne partie de glissade....

J'acceptai d'autant plus volontiers que, le sachant bavard, j'espérais apprendre de lui qu'elles étaient maintenant les dispositions de Nicolas Brocard à l'égard de son malheureux frère. En effet, mon espoir ne fut pas déçu.

—Tu es venu passer les fêtes à Eriseul ? commença-t-il, et tu vas revéillonner avec ta bonne amie Flavie, *nomme* ?.... Chacun son goût. J'ai en idée que tu ne t'amuseras pas trop chez les Numa. A c't'heure, ils ne sont pas en train de rire!.... On dit qu'ils seront saisis cette semaine.... Si tu avais du nez, tu viendrais plutôt *reciner* chez nous.... On ira à la messe de minuit en bande, et nous mangerons après une dinde aux marrons.

—Merci, répondis-je en me redressant: je resterai avec mes amis Brocard.... S'ils ont des ennuis, ce n'est pas une raison pour qu'on leur tourne le dos.... Ton père lui-même devrait maintenant se montrer moins dur pour son frère.

—Papa dit comme ça qu'on ne peut passer son temps à repêcher des gens qui se jettent à l'eau de gaîté de cœur.

—Oui, il aime mieux les laisser se noyer.... C'est plus économique!

J'étais furieux contre les parents de Tintin et j'avais bonne envie de le planter là; mais la vue des près de la Fosse-des-Dames, tout grouillans de gamins en train de faire des glissades, mit une sourdine à mon ressentiment. Pendant les pluies de novembre, l'eau des sources avait débordé, et, la gelée étant survenue, la prairie était devenue un vaste champ de glace uni comme un miroir. Là-dessus, la marmaille du village s'ébaudissait, les uns en traîneaux, les autres glissant accroupis sur leurs sabots. Quelques grands garçons patinaient. On les voyait filer penchés en avant et pirouetter légèrement sur la surface glacée. Ma rancune ne tint pas contre une pareille tentation de plaisir, et je m'élançai à la suite de Tintin sur une longue glissoire qui s'allongeait jusqu'au bout de la prairie. La joie de voler comme une flèche sur la glace dissipa momentanément mon chagrin, et, à cet amusement auquel on ne résiste guère quand on a quatorze ans, j'oubliai les heures. L'*Angelus* de midi nous surprit tout grisés de mouvement et de virades en plein air.

La suite à dimanche prochain.

NOTES MONDAINES

A quels efforts ne faut-il pas nous livrer pour éloigner les amers regrets qui nous viennent chaque semaine, quand sonne l'heure de nous atteler à la besogne pour suivre dans leurs promenades estivales cette phalange de privilégiés qui eut fait trêve aux préoccupations sérieuses de la vie pour, les uns, rechercher costaux et vallons fleuris, les autres, plages sablonneuses pour à tour baignées des molles tièdeurs de la mer et des enivrantes senteurs des pinèdes—*arva deum scholes*, dirait Virgile.

M. et Mme Theo. Staeffer et leurs deux enfants sont partis pour New York mercredi dernier.

Mlle Evelina Byrd, Mlle Annie Hopkins et leur jolie petite nièce, Evelyn, sont au nombre des Louisianais qui se trouvent à Wytheville, Va.. elles y passeront deux mois.

M. Carroll Barton, d'Assomption, et Mlle Clara Barton, de Washington, D. C., sont à l'hôtel Pickwick.

Une douloureuse nouvelle est parvenue à la famille de M. Shakespeare la semaine dernière. M. Shakespeare était reparti, à Coburg Co., où il se trouve depuis quelque temps déjà, du mal dont il avait tant souffert précédemment, et son état inspirait de vives craintes. Les dernières nouvelles sont plus rassurantes, heureusement.

Mme J. H. Maginnis et sa fille sont enregistrées à l'hôtel Plaza, N. Y.

Mlle Marie Bouligny a la bonne fortune de faire un séjour de quelques semaines au Mexique. Elle seront à la Nouvelle-Orléans vers le 1er octobre.

Le mariage de Mlle Joséphine Maginnis avec M. Charles Rose, de Chicago, se fera à l'entrée de l'hiver et sera un des événements de la saison. Mlle Maginnis qui a été reine de Comus, est une des jeunes filles les plus admirées de notre société.

Mlle Louise Wills fera au mois de novembre prochain sa cour Mme George Billups, à Norfolk, Va.

Mme W. Washington Gordon passera quelques semaines à Reidsville, N. C., où elle est attendue par sa cousine Mlle Boyd.

Mlle Lourmes Généreuly, que l'on est toujours très heureux de revoir à la Baie St-Louis, où elle a passé bien des étés, est en ce moment chez son amie, Mlle Von Gehren.

Le Col. W. W. Orme est de retour d'un voyage de quelques jours.

Mlle Evelyn Krumbaar est partie durant la semaine pour Narragansett Pier.

M. J. L. Denis est à New-York.

Le Gén. Adolphe Meyer s'est rendu de Washington à Bassard's Bay, Mass., où se trouvent actuellement Mme Meyer et Mme Swift.

Mme J. D. Rouse et ses deux filles, Mme Johnson et Mlle Jessie Rouse, sont dans le Tennessee, au Lookout Inn, pour le reste de la saison.

Les fiançailles de M. Morrison Rea et de Mlle Lily W. Elder, de Chicago, sont annoncées.

M. et Mme Alfred F. Thézard ont pris possession de leur nouvelle demeure rue de l'Esplanade.

M. et Mme Price sont à Sea Girt, M. Y., pour quelques jours.

Mlle Eugénie Soria est en visite chez Mme Casimir Mayer, à Covington.

M. Harry McCall est arrivé à Assomption.

Mlle Alice Herndon est à New York chez des parents.

Plusieurs jeunes filles se trouvant réunies il y a peu de jours, inaugurèrent ici le jeu des "Révélations" qui leur avait été expliqué par une dame arrivée récemment d'un voyage d'Outre-Mer, et nous nous bornons dire qu'elles n'eurent qu'à se féliciter, vu l'amusement qu'il leur procura. Le jeu consiste à poser des questions écrites, auxquelles doivent répondre, par écrit, toutes les assistantes. Un secrétaire choisi au préalable fait la lecture des questions et des réponses qui, paraît-il, sont abracadabrantes. Nos lectrices trouveront peut-être aussi du plaisir à ce jeu.

M. George Pollock est à New York d'où il s'embarquera bientôt pour l'Europe.

M. J. T. Bayle est à Biloxi.

Mlle Sadie Courtney passe quelque temps à Jackson, Miss., chez sa tante Mme Shre shire

Une des jeunes filles les plus [illegible] de Greenbrier, White Sulphur Springs, est Mlle Irène Langhorne.

Mme Léon Jastremski, la danseuse du monde des Etats-Unis, à Colfax, Pérou, est en visite chez le Dr John Jastremski, à Baton Rouge.

M. H. P. Sprague est à Cooper's Well, Miss.

Mme Belden et Mlle Alice Belden sont parties pour la Virginie.

Mme W. Comerford reçoit en ce moment à la Baie St-Louis, Mme C. Turpin sa mère et Mme C. Shields.

M. et Mme John Boff sont partis pour Asheville, N. C.

Mme J. H. Wiendahl et Mlle A. L. doux sont en ce moment à l'Académie St-Joseph à la Baie St-Louis. Mme Wiendahl y est allée voir sa fille qui est religieuse de l'ordre de St-Joseph.

Mlle Emma Sinnott est au Gulf View Hotel, Mississippi City.

M. Ben Oxnard, qui a voyagé en Europe pendant l'été, est de retour à la Nlle-Orléans.

Mlle Cummings est arrivée de la Baie St-Louis où elle était reçue chez son amie, Mlle Barr.

Mme Bermudez et Mlle Jeanne Bermudez qui sont en Virginie, ne seront pas de retour avant la fin de septembre.

Le mariage de Mlle Berthe Layton, fille du Dr Layton, avec M. Charles G. Merrill, sera célébré en l'église de l'Immaculée Conception mardi, 20 août, à six heures et demie du soir.

Mlle Blanche Landry et Mlle Edwidge Reinecke sont à Covington.

Mlles Eugénie et Louise Harris sont revenues enchantées de leur séjour à la Baie.

Mme Tassen est partie pour Dallas, Texas, elle y sera pendant deux mois avec ses enfants, M. et Mme Henri Baggard.

Mlle Lisette Bouligny est de retour de Covington.

Parmi les personnes qui se trouvent à White Sulphur Springs, citons: Mlle Langhorn, M. et Mme Emile Baizel, M. A. Murphy, M. E. W. Huntington.

Mlle Fogua est repartie pour Covington, où était attendue par Mme P. A. Cavaroc.

Une fête a été donnée chez Mme Hincks à Covington, lundi dernier, à l'occasion de la Ste-Marie.

Le juge Théard, qui est actuellement à Bordeaux, n'ira pas en Russie comme il en avait l'intention. Il voyagera en Suisse et en Espagne.

Mme Robert Dugué est avec ses enfants chez son frère le Dr F. Choppin, de la paroisse St-Jacques.

M. et Mme Von Mysenburg et Mlle Myrthée Baquié s'embarqueront sous peu pour l'Europe.

Très gaie la fête donnée mardi dernier chez M. Benist, à Jefferson. Il y recevait les membres du club dont il fait partie, et les a royalement traités.

Mme Horace Dufour est à White Cliff, dans le Tennessee, pour la saison.

Mme D. L. Ranlett est au Lookout Hotel dans le Tennessee.

M. O. Weyshan dont l'amabilité est proverbiale fait de fréquentes excursions, tantôt à Jefferson tantôt à la Baie St-Louis, où il est toujours attendu avec impatience par ses nombreux amis.

Dans la liste des présents de noce faits à une jeune mariée du grand monde, on lit ces désignations d'objets qui ressemblent assez à des épithètes:

La marquis, de X...., vieille potiche.

Le baron de La...., vieux sabot.

Mlle du...., petite bassinoire, etc., etc.

Entendu à Longchamp, ce mot qui n'a pas que le mérite de la franchise:

—Est-ce que vous vous amusez, ici, ma chère ?

—Moi ? Pas du tout.

—Pourquoi allez-vous aux courses, alors ?

—....Pour en revenir!....

—Pourquoi, jeune comme vous êtes, ne vous remariez-vous pas ? demandait-on à Mme H...., une veuve que son mari a ruinée à moitié.

—Ah! répond-elle, c'est si agréable de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de bêtises.

Les odeurs de Paris.

Dans un compartiment du chemin de fer de l'Est. Le train marchant sur Paris vient de brûler Villemomble:

—Ah! fait un voyageur, nous entrons dans le département de la Seine!

—Ma foi, s'écrie son voisin en se bouchant le nez, on croirait plutôt entrer dans l'Oise....Ça sent bien *Beauvais!*

LE DERNIER RENDEZ-VOUS.

Vers le milieu de l'automne, par un de ces temps pacifiques du mois de septembre où le ciel brille d'une sérénité particulière aux derniers beaux jours de l'année, un jeune homme qui paraissait avoir trente ans quittait, à la station de Sèvres, le convoi du chemin de fer se dirigeant sur Versailles, et prenait la route qui mène à Ville-d'Avray. Il était accompagné d'une femme dont la demi toilette du matin indiquait une personne habituée aux élégances de la vie parisienne. A peine avaient-ils faits quelques sur la route,—la femme releva vivement le voile qu'elle avait tenu baissé pendant le trajet du chemin de fer. Elle paraissait avoir le même âge que son cavalier, un an ou deux de moins peut-être; elle n'était ni belle ni même jolie, mais ses traits irréguliers étaient pleins de sympathie, mais ses yeux couleur de la mer, et d'où jaillissait un éclat à la fois fier et tendre, répandaient sur sa figure un charme vague, rempli d'une séduction indéfinissable; elle sembait enfin appartenir à une certaine nature de femmes dont la fréquentation peut ne pas inspirer de fantaisie, mais pour lesquelles on n'éprouve jamais moins qu'une passion profonde. Deux ou trois rides imperceptibles traversaient son front, dont la blancheur mate ressortait encore dans l'encadrement de sa chevelure noire et luisante. Depuis quelques instants, à cette pâleur, qui n'était point le hâle blafard d'une mélancolie de convention, ni d'une santé délicate, se mêlait peu à peu un colori rosé qui semblait indiquer une transpiration de bien-être intérieur, et donnait à son visage une animation charmante.

Ils allaient ainsi tous deux par un beau chemin sous de grands arbres émus par la brise; derrière eux et devant eux, partout la verdure; ici des jardins, là des champs, plus loin des bois où le jaune automne commençait à jeter ses teintes fauves; sur leur tête, un beau ciel où l'été brûlait sa dernière fournée; sous leurs pieds, l'herbe verte encore où leurs pas se moulaient à peine, tant leur démarche était légère, lui pressé d'arriver sans doute, elle pressée de le suivre. Certes, celui-là qui les eût rencontrés au bras l'un de l'autre aurait pu dire: D'où venez-vous ? mais il n'eût point songé à leur demander où ils allaient, car il aurait pu le deviner rien qu'au sillage amoureux que laissait leur passage. Cependant ils marchaient presque sans causer, échangeant à peine à de rares intervalles quelques mots indifférents qui n'avaient aucun rapport avec leur situation commune, parlant ainsi moins pour parler que pour entendre le son de leur voix et se prouver à eux-mêmes qu'ils étaient bien ensemble et que leur réunion n'était point un rêve.

Au bout de vingt minutes, ils étaient arrivés à l'extrémité du village de Ville-d'Avray et s'arrêtaient devant la porte d'un restaurant, où ils entrèrent. Le jeune homme demanda qu'on leur fît préparer à déjeuner. Le maître de cet endroit, demi-aubergiste, demi-cabaret, habitué à recevoir des couples citadins, leur offrit un cabinet; mais elle et lui, d'un mouvement commun, répondirent en souriant qu'ils préféraient rester au grand air et qu'on les servît dans le jardin.

Quelques instants après, ils étaient assis en face l'un de l'autre, auprès d'une table rustique. Leur couvert avait été dressé sous un berceau de vigne folle, ayant vue sur les étangs de Ville-d'Avray, dont les eaux servaient de miroir aux collines boisées qui les entouraient. Des groupes d'enfants jouaient sur les bords de l'étang. Les uns essayaient de mettre à flot une barque échouée au rivage; les autres, ayant surpris les lignes oubliées par un pêcheur, luttaient entre eux à qui le premier jetterait l'hameçon, et pour une ablette qui venait mordre par hasard, c'était un chorus à fatiguer les échos. A cette rumeur enfantine venait se joindre, de la berge opposée, le battement du lavoire sonore, où la chronique du village fredonnait son cancan quotidien. Tout ce paysage charmant exposé dans un cadre lumineux, les figures rustiques et les bruits familiers qui l'animaient, fut pour celle et celui qui venaient de s'asseoir sous les pampres sauvages un spectacle dont la contemplation fit naître au même instant dans le cœur de l'un et de l'autre un émoi commun, une pensée commune. Ils se la communiquèrent par un simple échange de regards, auquel ils ajoutèrent une rapide pression de main, comme si cette mâle caresse de l'amitié leur semblait plus puissante qu'une tendre parole pour exprimer la joie qu'ils éprouvaient l'un et l'autre à se voir tous les deux en si parfait accord.

Ce fut alors qu'une servante apporta le déjeuner.

C'était, à vrai dire, un assez frugal repas, improvisé à la fortune d'une maigre cuisine dont les fourneaux ne flambaient guère que le dimanche. Néanmoins le jeune homme se mit à manger sans façon, invitant sa compagne à l'imiter, ce qu'elle fit de bonne grâce mordant bellement et à belles dents au pain bis, et buvant, sans trop faire la grimace, le petit vin de pays qui moussait dans son verre. Le commencement du déjeuner fut encore à demi silencieux. Cependant dans leur silence même, et jusque dans l'attitude réservée qu'ils conservaient en face l'un de l'autre, on sentait palpiter le désir égal qu'ils avaient de rompre ce silence, et leurs moindres gestes trahissaient cette préoccupation.

Tout à coup le jeune homme, désignant la table où ils se trouvaient assis, lui dit en souriant:

—Cette place m'est heureuse. Il y a environ un mois, j'ai fait ici même un dîner champêtre ravissant.

—En tête-à-tête ? demanda sa compagne.

—Non, répondit-il simplement. J'étais avec plusieurs de mes amis. Nous étions là quatre ou cinq camarades, tous entrés à la même époque dans la carrière difficile où chacun de nous devait heureusement réussir, ayant suivi pendant longtemps le même chemin, liés par une commune solidarité d'espérances et de peines, si fraternellement unis qu'il est telle année où nous ne sommes pas restés une heure sans nous voir. Peu à peu la nécessité, les exigences d'intérêt, ce refroidissement progressif qui est pour ainsi dire une loi de physique morale à laquelle les affections de l'homme sont soumises, nous avaient éloignés les uns des autres.—Je prends par ici, et moi par là, avait on dit le jour où l'égoïsme nous avait appris sa brève devise: Chacun de son côté. Pendant sept ou huit ans, nous avions donc vécu isolés les uns des autres. On se rencontrait bien quelquefois; mais dans ces rencontres rapides, on n'échangeait guère qu'un serrement de main, quelques paroles à peine, encore moins à propos de soi qu'à propos des autres, et dans le métier que nous faisions tous alors, quand deux amis parlent d'un troisième, c'est bien souvent le duo de la médisance et de l'envie. Au reste, pas un mot du passé. On s'occupe bien d'hier, quand demain est à la porte avec le surlendemain sur les épaules! On se quittait sur un bref adieu.

—Bonjour, porte-toi bien, je suis

Sosthène murmurait entre ses dents:

—S'il pouvait se faire écraser...! Mais pas de danger! Il renverserait plutôt les voitures.... Enfin, le voilà bien pincé, et la jolie baronne le tiendra.... Plus de quinze jours qu'il n'a mis les pieds chez les d'Auseraie! Il finira par oublier le chemin de leur maison... Et alors.....

Alors, lui, Sosthène, se sentait maître de l'avenir.

Cependant, Michel roulant toujours à une allure endiablée, arrivait près de Saint-Philippe-du-Roule.

Et tout d'un coup, il distingua, à quelque distance en face de lui, la marquise d'Auseraie et Isabelle qui, leur livre de messe à la main, se dirigeaient vers l'église.

Elles aussi l'avaient aperçu, et un aimable sourire s'épanouissait déjà sur la petite bouche de la jeune fille.

Michel calcula:

—Une minute pour m'arrêter, deux minutes pour les saluer, cinq peut être si Mlle Babeth a envie de rire: total, avec la remise en train, près de dix minutes. Je suis perdu, je rate la baronne.

Un camion avançait vers lui. Au lieu de prendre sa droite, il [illegible] à gauche en faisant un grand détour, comme s'il avait manqué d'être écrasé. Et, tournant le dos aux dames d'Auseraie, il fila par l'avenue d'Antin.

—Après tout, rien ne prouve que je les aie vues, murmura-t-il, soulager sa conscience.

—[illegible] quelques coups de pédale, il regagna la minute qu'il venait de perdre et le détour qu'il avait été forcé de faire.

Il débouche enfin dans les Champs Elysées à temps pour voir, à une centaine de mètres devant lui, une femme montée à bicyclette qui sortait d'un trottoir, décrivait une courbe et partait dans la direction de l'Arc-de-Triomphe.

Elle allait extrêment vite; mais, pour un coureur de la force de Michel, ce n'était rien qu'une centaine de mètres de différence.

Il constata, en passant devant l'hôtel de la baronne, que le concierge en refermait la porte. C'était donc bien elle qui venait de filer devant lui.

—Ce qu'elle va être ahurie quand elle s'apercevra que je suis sur ses talons!

Il murmurait cela, avec sa jolie naïveté. S'il avait su que la baronne, avisée, par Sosthène, que Michel avait soudoyé un de ses domestiques, s'arrangeait de manière à savoir ce qu'elle ferait dans la journée!

Aussi ne se donnait-elle pas la peine de retourner la tête; elle était bien certaine que son amoureux roulait sur ses traces et la retrouverait à la sortie de Paris.

—Ce pauvre petit! murmurait-elle.

Elle se prenait presque de pitié pour lui à la pensée de toute cette tromperie organisée autour de ce jeune cœur si digne de sympathie.

Et elle se révoltait, mais bien timidement, contre la froide et énergique volonté qu'elle devait subir, contre ce Sosthène Letourneux à qui elle avait dû se soumettre. Tous ses jolis rêves s'étaient envolés et d'amusement et d'amour; il avait bien fallu rentrer dans cette destinée qui était la sienne depuis l'âge de dix-huit ans.

Autrefois, elle s'inclinait devant la nécessité de vivre, de faire vivre sa mère.

Maintenant, elle sacrifiait son libre arbitre pour ne pas perdre la grande situation à laquelle elle était montée.

Oh! elle ne voulait plus déchoir!

Elle avait trop souffert du tranquille dédain de Jean Raucourt, qui avait même eu l'air d'ignorer le coup de passion qu'il lui avait inspiré; elle souffrait trop encore du mépris quelle sentait, pour elle, chez ce Sosthène Letourneux, en qui elle eût été vraiment heureuse de trouver une consolation.

Elle n'avait rencontré d'égards que chez ce prince de Zéran, qu'elle était tentée de qualifier de pantin, et de sincère admiration que chez cet enfant qui la suivait partout avec toute la naïveté d'un novice en amour.

—Ce pauvre Michel!.... Il doit les gêner.... Quels projets ont-ils sur lui ?.... Quels projets ont-ils sur moi ? Je n'aurais pas dû accepter!

Mais elle ne faiblissait plus ainsi que par moments. Elle étouffait vite ce "côté romance" que lui inspirait la bonne figure de Michel, son sourire si doux.

—Eh! que m'importe tout cela ?....Suis-je donc autre chose qu'un oiseau de proie ?.... Tant pis pour la proie qui tombe entre mes serres!.... Et celle-ci ne demande qu'à se laisser dévorer.... Pourquoi ne la prendrais-je pas ?....

Comme elle décrivait la moitié de la circonférence de la place de l'Etoile, elle put, en se penchant un peu sans avoir l'air de regarder, apercevoir Michel qui n'était plus qu'à une trentaine de mètres d'elle.

—Il vole sur les ailes de l'amour! prononça-t-elle ironiquement.

Et, plissant les lèvres:

—Ah! monsieur Sosthène Letourneux, vous vous imaginez que c'est vous qui allez diriger tout ceci et que je ne serai qu'un instrument entre vos mains ?.... Oui, pour l'instant, tant que nous marcherons d'accord et que vous n'empêcherez pas ce jeune naïf de déposer à mes pieds la rançon que je veux.... Mais je devine bien votre intention de m'enlever cet enfant le jour où je serais trop gourmande; prenez garde qu'il ne soit trop tard alors! Quand je tiens quelque chose, je ne lâche plus que si cela me convient. Et mordre à même une fortune qui dépasse trois cents millions, cela n'a rien qui puisse me déplaire.... d'autant que le futur maître de cette fortune n'est nullement déplaisant, et je crois que je finirai par lui jouer ma comédie au naturel.

Bientôt, Michel n'était plus qu'à dix ou douze mètres d'elle. Il ne la perdait plus. Il la suivait quand elle aurait franchi la Porte-Dauphine. Et, entendant, il l'admirait.

—Quand je pense que cette petite bécasse de Babeth, murmurait-il, prétend que ce n'est pas joli une femme à bycicletle!

Très fine de taille et des hanches, adorablement faite, le mollet assez renflé sur une cheville digne d'une Andalouse, Aline était de ces rares femmes qui peuvent porter le travesti. Elle avait moins l'air d'une femme costumée en homme que d'un de ces jolis pages mutins, querelleurs, que les grandes dames, jadis, traînaient toujours dans leurs jupes.

Elle était vêtue de cheviot bleu foncé; et sa culotte, assez peu bouffante, tombait sur des bas noirs d'une extrême finesse qui ajoutaient encore de l'élégance à ses jambes.

Elle avait un chapeau canotier, avec une toute petite plume, légèrement penché sur l'oreille, qui donnait à son visage une expression si gamine, si friponne que, sur son passage, tous les hommes se retournaient, souriant, attirés.

Elle paraissait n'en avoir aucun. Et Michel aurait juré qu'elle était toute au plaisir de la course.

Il eut un moment d'inquiétude lorsqu'elle fut entrée dans le Bois.

Si elle allait tourner au Pavillon Chinois, gagner les parages du Jardin d'Acclimatation, où la nuée des bicyclistes est si compacte qu'ils semblent sortir de terre!

Là, il lui serait impossible d'obtenir un sérieux tête-à-tête de la baronne.

Heureusement, [illegible] droit devant elle, atteignait le lac, qu'elle suivit à droite; et, sur ce chemin près plane, elle était presque capable de lutter de vitesse avec Michel.

Elle dépassa le lac, marcha vers Auteuil; et comme là, la route monte un peu, elle fut obligée de ralentir son allure.

Michel, dont les jarrets définaient les côtes, la dépassa alors et au bout d'une dizaine de mètres fit volte-face et vint à elle en s'écriant:

—Quel hasard!.

—Comment! s'exclama Aline avec un parfait accent de surprise, c'est vous que j'avais dans le dos!.... Et moi qui pédalais, qui pédalais!....

—Vous voulez bien me permettre de faire route avec vous ?

—C'est que c'est très compromettant!

—Vous vous moquez trop joliment de moi pour que je puisse vous compromettre en quoi que ce soit!

Et, sans attendre sa permission, il se plaça à ses côtés.

—Mais savez-vous, monsieur, objecta-t-elle seulement, que vous sortez des conventions ?

—Quelles conventions ?

—Celles que vous avez prises entre vous quatre, cette loyale conquête à quatre amoureux!

—Vous savez bien qu'il n'y a que moi qui vous aime!

—En tout cas il n'y a que vous d'assez audacieux pour me le dire. Et je vous trouve sans cesse sur mon chemin: au Bois, au Théâtre, [illegible] Je [illegible] avec [illegible] d'une [illegible] quer.

—N'êtes-vous pas libre ?

—Mais puisque je vous ai déclaré vingt fois que j'entendais conserver ma liberté! Si donc vous vous obstinez à me servir de compagnon de route, parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

—Alors je ne parle plus, parce que je n'ai pas autre chose dans le cœur.

Ils continuèrent, silencieux, ne rencontrant guère plus de promeneurs; ils longeaient la grande prairie qui descend vers Boulogne.

Et, arrivée au bout, Aline allait rebrousser chemin; mais Michel mit la main sur le guidon de sa bicyclette et dit:

—Il est de si bonne heure!... Nous avons marché à un train d'enfer. Pourquoi n'irions nous pas plus loin ?

—Où ?

Il lui montra le côteau de Saint-Cloud.

—C'est si joli là-haut! Et il y a une si belle route sous les arbres entre le parc de Montretout et Marnes-la-Coquette.

—Mais gravir cette côte!

—Ne serais-je pas avec vous pour vous aider ?

—Vous! fit-elle en le menaçant du doigt, je vous vois venir! Vous voulez m'entraîner dans un guet-apens.... J